

huit livres d'argent. Cependant il ne leur en fut porté que deux mille deux cent cinquante. Ce furent donc deux mille sept cent cinquante-quatre quintaux dix-huit livres qui furent détournés pour frauder les droits.

xxix.
Renverse-
ment et réé-
dification de
Lima. Mœurs
de cette ca-
pitale du
Pérou.

Lima a toujours vu couler dans son sein la plus grande partie de ces richesses, qu'elles aient ou n'aient pas échappé à la vigilance du fisc. Cette capitale, bâtie en 1535 par François Pizarre, et devenue depuis si célèbre, est située à deux lieues de la mer, dans une plaine délicieuse. Sa vue se promène d'un côté sur un océan tranquille, et de l'autre s'étend jusqu'aux Andes. Son territoire n'est qu'un amas de pierres à fusil que la mer y a sans doute entassées avec les siècles, mais couvertes d'un pied de terre, que les eaux de source qu'on y trouve partout en creusant ont dû y amener des montagnes.

Des cannes à sucre, des oliviers sans nombre, quelques vignes, des prairies artificielles, des pâturages pleins de sel, qui donnent aux viandes un goût exquis, de menus grains destinés à la nourriture des volailles, qui sont parfaites, des arbres fruitiers de toutes les espèces, quelques autres cultures, couvrent ces campagnes fortunées. L'orge et le froment y prospérèrent longtemps; mais un tremblement de terre y fit, il y a plus d'un siècle, une si grande révolution, que les semences pourrissaient sans germer. Ce ne fut qu'après quarante ans de stérilité que le sol

redevint tout ce qu'il avait été. Lima dut de nouveau ses subsistances aux sueurs des Américains. Le service domestique, les arts usuels continuèrent à être le partage des noirs, des mulâtres, des plus pauvres d'entre les métis.

Avant l'arrivée des Espagnols, toutes les constructions se faisaient au Pérou sans aucuns fondemens. Les murs des maisons particulières et des édifices publics étaient également jetés sur la superficie de la terre, avec quelques matériaux qu'ils fussent élevés. L'expérience avait appris à ces peuples que dans la région qu'ils habitaient c'était l'unique manière de se loger solidement. Leurs conquérans, qui méprisaient souverainement ce qui s'écartait de leurs usages, et qui portaient partout les pratiques de l'Europe, sans examiner si elles convenaient aux contrées qu'ils envahissaient, leurs conquérans s'éloignèrent en particulier à Lima de la manière de bâtir qu'ils trouvaient généralement établie. Aussi, lorsque les naturels du pays virent ouvrir de profondes tranchées et employer le ciment, dirent-ils que leurs tyrans creusaient des tombeaux pour s'enterrer; et c'était peut-être une consolation au malheur du vaincu de prévoir que la terre elle-même le vengerait un jour de ses devastateurs.

La prédiction s'est accomplie. La capitale du Pérou, renversée en détail par onze tremblemens de terre, fut enfin détruite par le douzième. Le 28 octobre 1746, à dix heures et demie

du soir, tous, ou presque tous les édifices, grands et petits, s'écroulèrent en trois minutes. Sous ces décombres furent écrasées treize cents personnes. Un nombre infiniment plus considérable furent mutilées, et la plupart périrent dans des tourmens horribles.

Callao, qui sert de port à Lima, fut également bouleversé; et ce fut le moindre de ses malheurs. La mer, qui avait reculé d'horreur au moment de cette terrible catastrophe, revint bientôt assaillir de ses vagues impétueuses l'espace qu'elle avait abandonné. Le peu de maisons et de fortifications qui avaient échappé devinrent sa proie. De quatre mille habitans que comptait cette rade célèbre, il n'y en eut que deux cents de sauvés. Elle avait alors vingt-trois navires. Dix-neuf furent engloutis, et les autres jetés bien avant dans les terres par l'Océan irrité.

Le ravage s'étendit sur toute la côte. Le peu qu'il y avait de bâtimens dans ses mauvais ports furent fracassés. Les villes des vallées souffrirent généralement quelques dommages; plusieurs même furent totalement bouleversées. Dans les montagnes, quatre ou cinq volcans vomirent des colonnes d'eau si prodigieuses, que le pays en fut inondé. Ce ne fut pas du sein des Andes que sortit cette grande calamité. La direction de cette secousse terrible des eaux vers la terre démontra aux yeux les moins clairvoyans que son foyer était sous le lit de la mer Pacifique.

Les esprits, tombés depuis long-temps comme en léthargie, furent réveillés par cette funeste catastrophe; et ce fut Lima qui donna l'exemple de ce changement. Il fallait déblayer d'immenses décombres entassés les uns sur les autres. Il fallait retirer les richesses immenses enterrées sous ces ruines. Il fallait aller chercher à Guayaquil, et plus loin encore, tout ce qui était nécessaire pour d'innombrables constructions. Il fallait, avec des matériaux rassemblés de tant de contrées, élever une cité supérieure à celle qui avait été détruite. Ces prodiges, qu'on ne devait pas attendre d'un peuple oisif et efféminé, s'exécutèrent très-rapidement. Le besoin donna de l'activité, de l'émulation, de l'industrie. Lima, quoique peut-être moins riche, est actuellement plus agréable que lorsqu'en 1682 ses murs offrirent à l'entrée du vice-roi, duc de Plata, des rues pavées d'argent. Il est aussi plus solidement bâti, et voici pourquoi.

La vanité d'avoir des palais aveugla long-temps les habitans de la capitale du Pérou sur les dangers auxquels cette folle ostentation les exposait. Inutilement la terre engloutit à diverses époques ces masses énormes; l'instruction ne fut jamais assez forte pour les corriger. La dernière catastrophe leur a ouvert les yeux. Ils se sont soumis à la nécessité, et ont enfin suivi l'exemple des autres Espagnols fixés dans les vallées.

Les maisons sont actuellement fort basses, et

n'ont la plupart qu'un rez-de-chaussée. Elles ont pour mur des poteaux placés de distance en distance. Ces intervalles sont remplis par des cannes assez semblables aux nôtres, mais qui n'ont point de cavité, qui sont très-solides, qui pourrissent difficilement, et qui sont enduites d'une terre glaise. Ces singuliers édifices sont couronnés par un toit de bois entièrement plat, recouvert aussi de terre glaise, précaution suffisante dans un climat où il ne pleut jamais. Un osier de grande résistance, que dans le pays on nomme *chaglas*, lie les différentes parties de ces bâtimens les unes aux autres, et les unit toutes aux fondemens. Avec cette construction, les maisons entières se prêtent aisément aux mouvemens qui leur sont communiqués par les tremblemens de terre. Elles peuvent bien être endommagées par ces mouvemens convulsifs de la nature; mais il est difficile qu'elles soient renversées.

Cependant ces bâtimens ne manquent pas d'apparence. L'attention qu'on a d'en peindre en pierres de taille les murailles et les corniches ne laisse pas soupçonner la qualité des matériaux dont ils sont formés. On leur trouve même un air de grandeur et de solidité auquel il ne serait pas naturel de s'attendre. Le vice de construction est encore mieux sauvé dans l'intérieur des maisons, où tous les ornemens sont peints aussi d'une manière plus ou moins élégante. Dans les édifices publics on s'est un peu écarté de la méthode or-

dinaire. Plusieurs ont dix pieds d'élévation en brique cuite au soleil; quelques églises même ont en pierre une hauteur pareille. Le reste de ces monumens est en bois peint ou doré, ainsi que les colonnes, les frises et les statues qui les décorent.

Les rues de Lima sont larges, parallèles, et se coupent à angles droits. Des eaux tirées de la rivière de Rimac, qui baigne ses murs, les lavent, les rafraîchissent continuellement. Ce qui n'est pas employé à cet usage salutaire est heureusement distribué pour la commodité des citoyens, pour l'agrément des jardins, pour la fertilité des campagnes.

Les fléaux de la nature, qui ont ranimé à un certain point les travaux à Lima, ont eu moins d'influence sur les mœurs.

Nous ne parlerons pas de celles des esclaves. Ces hommes dégradés sont corrompus dans cette ville comme ailleurs. Pour les contenir ou pour diminuer le poids de leur servitude, on imagina très-anciennement de donner à ces malheureux, tous originaires d'Afrique, un roi de leur pays qui avait une sorte d'autorité sur eux, leur rendait la justice, et pouvait leur infliger quelques châtimens. Lorsqu'un de ces singuliers souverains terminait sa carrière, on lui faisait des obsèques magnifiques aux dépens du fisc. Il descendait dans la tombe avec la couronne, et le magistrat lui-même conduisait le deuil. Ceux de sa tribu

s'assembloient pour s'enivrer, tandis que leurs femmes pleuraient le mort dans une autre salle, formaient des danses lugubres autour du cadavre, et chantaient des vers en son honneur. Par une condescendance regardée comme nécessaire, on souffrait dans ces occasions un mélange bizarre des cérémonies de la religion chrétienne avec les superstitions païennes les plus absurdes. L'enterrement était terminé par l'élection d'un nouveau chef. Si le choix tombait sur quelqu'un qui fût dans les fers, c'était la caisse publique qui achetait sa liberté et qui lui donnait une compagne. Les enfans issus de cette union étaient indépendans et parvenaient assez ordinairement à l'honneur de la bourgeoisie. Cette comédie se jouait encore en 1755. Nous ignorons si depuis elle a continué.

Les hommes que les lois ont moins asservis sont, comme dans toute l'étendue de la domination castillane, enchaînés par la plus déplorable superstition. Le scapulaire et le rosaire sont toutes les marques de religion que les moines exigent des Espagnols péruviens. C'est sur la forme et la couleur de ces espèces de talismans que le peuple et les grands fondent la prospérité de leurs entreprises, le succès de leurs intrigues amoureuses, l'espérance de leur salut. L'habit monacal fait au dernier moment la sécurité des riches malversateurs. Ils sont convaincus qu'enveloppés de ce vêtement redoutable au démon,

cet être vengeur du crime n'osera descendre dans leurs tombeaux et s'emparer de leurs âmes. Si leurs cendres reposent près de l'autel, ils espèrent participer aux sacrifices des pontifes beaucoup plus que les pauvres et les esclaves.

D'après d'aussi funestes erreurs, que ne se permet-on pas pour acquérir des richesses qui assurent le bonheur dans l'un et l'autre monde ! La vanité d'éterniser son nom et la promesse d'une vie immortelle transmettent à des cénobites une fortune dont on ne saurait plus jouir ; et les familles sont frustrées d'un héritage bien ou mal acquis, par des legs qui vont enrichir ces hommes qui ont trouvé le secret d'échapper à la pauvreté en s'y dévouant. Ainsi l'ordre des sentimens, des idées et des choses est renversé, et les enfans des pères opulens sont condamnés à une misère forcée par la pieuse rapacité d'une foule de mendiants volontaires. L'Anglais, le Hollandais, le Français, perdent de leurs préjugés nationaux en voyageant. L'Espagnol traîne avec lui les siens dans tout l'univers ; et telle est la manie de leguer à l'église, qu'au Pérou tous les biens-fonds appartiennent au sacerdoce ou lui doivent des redevances. Le monachisme y a fait ce que la loi du *vacouss* fera tôt ou tard à Constantinople. Ici l'on attache sa fortune à un *minaret* pour l'assurer à son héritier ; là on en dépouille un héritier en l'attachant à un monastère par la crainte d'être damné. Les motifs sont un peu divers, mais à la

longue l'effet est le même. Dans l'une et l'autre contrée l'église est le gouffre où toute la richesse va se précipiter; et ces Castellans autrefois si redoutés sont aussi petits devant la superstition, que des esclaves asiatiques en présence de leur despote.

Ces extravagances pourraient faire soupçonner un abrutissement entier. Ce serait une injustice. Depuis le commencement du siècle les bons livres sont assez communs à Lima; on n'y manque pas absolument de lumières; et il peut nous être permis de dire que les navigateurs français y semèrent, durant la guerre pour la succession, quelques bons principes. Cependant les anciennes habitudes n'ont que peu perdu de leur force. L'Espagnol créole passe toujours sa vie chez des courtisannes, ou s'amuse dans sa maison à boire l'herbe du Paraguay. Il craindrait d'ôter des plaisirs à l'amour en lui donnant des nœuds légitimes. Son goût le porte à se marier derrière l'église, expression qui dans le pays signifie vivre dans le concubinage. En vain les évêques anathématisent tous les ans, à Pâques, les personnes engagées dans ces liens illicites; que peuvent ces vains foudres contre l'amour, contre l'usage, surtout contre le climat, qui lutte sans cesse et l'emporte à la fin sur toutes les lois civiles et religieuses contraires à son influence?

Les femmes du Pérou ont plus de charmes que les armes spirituelles de Rome n'inspirent de

terreur. La plupart, celles de Lima principalement, ont des yeux brillans, une peau blanche, un teint délicat, animé, plein de fraîcheur et de vie; une taille moyenne et bien prise, un pied mieux fait et plus petit que celui des Espagnols mêmes; des cheveux épais et noirs qui flottent comme au hasard et sans ornement sur des épaules et un sein d'albâtre.

Tant de grâces naturelles sont relevées par tout ce que l'art a pu y ajouter. C'est la plus grande somptuosité dans les vêtemens; c'est une profusion sans bornes de perles et de diamans dans toutes les espèces de parure où il est possible de les faire entrer. On met même une sorte de grandeur et de dignité à laisser égarer, à laisser détruire ces objets précieux. Rarement une femme, même sans titre et sans noblesse, se montre-t-elle en public sans étoffes d'or et sans pierreries. Jamais elle ne sort que suivie de trois ou quatre esclaves, la plupart mulâtresses, en livrée comme les laquais, en dentelles comme leurs maîtresses.

Les odeurs sont d'un usage général à Lima. Les femmes n'y sont jamais sans ambre. Elles en répandent dans leur linge et dans leurs habits, même dans leurs bouquets: comme s'il manquait quelque chose au parfum naturel des fleurs. L'ambre est sans doute une ivresse de plus pour les hommes, et les fleurs donnent un nouvel attrait aux femmes. Elles en garnissent leurs manches, et quelquefois leurs cheveux, comme des bergères.

Le goût de la musique, répandu dans tout le Pérou, se change en passion dans la capitale. Ses murs ne retentissent que de chansons, que de concerts de voix et d'instrumens. Les bals sont fréquens. On y danse avec une légèreté surprenante : mais on néglige trop les grâces des bras pour s'attacher à l'agilité des pieds, surtout aux inflexions du corps, images des vrais mouvemens de la volupté.

Tels sont les plaisirs que les femmes, toutes vêtues d'une manière plus élégante que modeste, goûtent et répandent dans Lima. Mais c'est particulièrement dans les délicieux salons où elles reçoivent compagnie qu'on les trouve séduisantes. Là, nonchalamment couchées sur une strade qui a un demi-pied d'élévation et cinq ou six de large, et sur des tapis et des carreaux superbes, elles coulent des jours tranquilles dans un délicieux repos. Les hommes qui sont admis à leur conversation s'asseyent à quelque distance, à moins qu'une grande familiarité n'appelle ces adorateurs jusqu'à la strade, qui est comme le sanctuaire du culte et de l'idole. Cependant les divinités aiment mieux y être libres que fières; et, bannissant le cérémonial, elles jouent de la harpe ou de la guitare, chantent même et dansent quand on les en prie.

Les citoyens les plus distingués trouvent dans les majorats ou substitutions perpétuelles que leur ont transmis les premiers conquérans leurs an-

cêtres, de quoi fournir à ces profusions; mais les biens-fonds n'ont pas suffi à un grand nombre de familles, même très-anciennes. La plupart ont cherché des ressources dans le commerce. Une occupation si digne de l'homme, dont il étend à la fois l'activité, les lumières et la puissance, ne leur a jamais paru déroger à leur noblesse; et les lois les ont confirmés dans une manière de penser si utile et si raisonnable. Leurs fonds, joints aux remises qu'on fait sans cesse de l'intérieur de l'empire, ont rendu Lima le centre de toutes les affaires que les provinces du Pérou font entre elles; des affaires qu'elles font avec le Mexique et le Chili; des affaires plus importantes qu'elles font avec la métropole.

Le détroit de Magellan paraissait la seule voie ouverte pour cette dernière liaison. La longueur du trajet; la frayeur qu'inspiraient des mers orageuses et peu connues; la crainte d'exciter l'ambition des autres nations; l'impossibilité de trouver un asile dans des événemens malheureux; d'autres considérations peut-être, tournèrent toutes les vues vers Panama.

Cette ville, qui avait été la porte par où l'on était entré au Pérou, s'était élevée à une grande prospérité, lorsqu'en 1670 elle fut pillée et brûlée par des pirates. On l'a rebâtie dans un lieu plus avantageux, à quatre ou cinq milles de sa première place, et à trois lieues du port de Perico, formé par un grand nombre d'îles, et assez vaste

xxx.
Panama fut long-temps le pont de communication du Pérou avec l'Espagne. Comment s'entretenait ce commerce.